L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 30 NOVEMBRE 1879

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Ouverture de la saison théâtrale.—Compagnie d'Opéra Italien de Max Strakosch.—Réélection du public.—Le Trouvère.—La Traviata.—Faust.—Mlle Singer, Lablanche, Vallerga.—MM. Petrovich, Lazzarini, Castelmary, Storti, Gottschalk.

Depuis quatre longues années l'Opéra avait fermé ses portes, et, malgré tous les efforts faits pour égayer nos saisons d'hiver, la Nouvelle-Orléans restait triste et ennuyée. Elle semblait avoir perdu l'un de ses attributs, que rien ne pouvait remplacer, ni la variété des spectacles dans les autres théâtres, ni les bals, ni le carnaval. Un hiver sans opéra suffisait pour rendre la ville méconnaissable. Cette reine du Sud avait perdu le plus beau fleuron de sa couronne.

De temps à autre, les anciens habitués poussaient quelques exclamations de regret, mais les circonstances avaient été telles l'été dernier, si désastreux pour les affaires, que personne ne faisait aucune proposition tendant à rouvrir les portes de notre théâtre favori. Il fallait risquer trop d'argent, la misère était trop grande. Le mot du fabuliste "ventre affamé n'a pas d'oreilles" pouvait, bien qu'à dans un autre sens, être appliqué à notre population. Les oreilles ne manquaient pas, c'était l'argent qui faisait défaut et nul, il y a six mois encore, n'eût pu prévoir la manne abondante qui devait si heureusement, en ouvrant une nouvelle ère de prospérité, donner le signal de la renaissance de l'art lyrique à la Nlle-Orléans.

Les propriétaires de l'Opéra, par une intelligente prévision de l'avenir, avaient fait quelque legalle; ils étaient prêts à tout événement. Apprenant qu'il y avait deux grandes troupes lyriques engagées pour les Etats-Unis, celle de Max Strakosch et celle de Mapleson, ils s'empressèrent d'ouvrir des négociations qui aboutirent à la conclusion d'un engagement de quatre semaines avec le premier de ces impresarii. Max Strakosch était déjà bien connu à la Nouvelle-Orléans, et il aura eu deux fois le privilège de rouvrir les portes de notre Opéra fermé par les circonstances. C'est lui, en effet, qui, en 1866, après la paix, nous amena une troupe d'opéra italien qui occupa la scène de la rue Bourbon pendant une brillante et fructueuse saison de deux mois, et qui donna pour la première fois ici *Faust*, l'admirable chef-d'œuvre de Gounod.

Cette fois encore, c'est Max Strakosch qui inaugure la reprise des saisons lyriques régulières, suspendues depuis quatre ans (sauf quelques soirées données par la troupe Pappenheim.) Ajoutons que l'habile directeur nous a amené une compagnie complète, bien organisée et bien conduite, présentant avec un excellent ensemble des artistes d'un ordre élevé et comptant quatre prima-donna, trois premiers ténors, deux barytons et trois basses.

Avec de pareils éléments, il y avait lieu de compter sur un succès artistique. La réussite pécuniaire était-elle aussi certaine? Les plus confiants n'osaient l'assurer, tant le souvenir de la gêne passée pesait encore sur les esprits. Mais l'incertitude a été bien vite dissipée. M. Placide Canonge, le dernier directeur de notre opéra français, chargé par M. Strakosch de lancer l'affaire, a fait appel à notre public musical et ses efforts, secondés par la presse, ont eu un plein succès. Les listes d'abonnement se sont rapidement couvertes; l'intérêt public a été monté au diapason voulu pour que la réouverture du théâtre devînt le sujet de toutes les conversations. On attendait impatiemment le grand jour et c'est sous les auspices les plus favorables que s'est ouverte la semaine de débuts dont nous avons à rendre compte.

Mais, avant d'adresser ses éloges aux artistes, c'est un devoir pour le chroniqueur de complimenter le public musical de la Nouvelle-Orléans de l'empressement intelligent avec lequel il a répondu aux appels qui lui ont été faits par la voie de la presse et des circulaires. La société orléanaise a compris qu'elle ne devait pas laisser échapper l'occasion qui lui était offerte d'affirmer que les entreprises lyriques, montées dans des conditions convenables, peuvent encore trouver dans notre ville, si appauvrie qu'elle ait été, un patronage libéral et amplement suffisant. Dans l'intérêt de nos plaisirs à venir, il ne fallait pas que le premier essai aboutît à un insuccès.

C'est donc avec une vive satisfaction que nous avons constaté, à chaque représentation, la présence d'une foule nombreuse et brillante. Le coup d'œil charmant de cette société élégante et parée, réunie de nouveau dans le temple élevé à l'art lyrique à une époque où la Nouvelle-Orléans était dans toute sa splendeur et où toutes les autres cités de l'Union, lui enviaient son opéra français, ravivait les souvenirs des vieux habitués et l'on n'entendait de toutes parts que des félicitations d'un bon augure pour l'avenir. Mais c'est trop nous attarder à ces préliminaires, et il est temps d'aborder notre sujet.

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit mardi de la représentation du *Trouvère*. Si le premier acte a été un peu pâle, cela tenait à l'émotion que produit toujours, même chez les artistes les plus habitués à la scène, la première apparition devant un nouveau public, puis à la fatigue du voyage. Mais encouragés par des marques d'approbation, les artistes ont vu leur succès grandir à chaque acte, les voix se sont échauffées et la satisfaction du public a été *crescendo*. Comme ensemble la représentation a été très bonne. Quant aux artistes, ils se sont bien placés dans l'estime d'un public éclairé qui sait faire la part des petites imperfections d'un premier début.

Aux compliments que nous avons déjà adressés à Mlle Singer sur son interprétation dramatique du rôle de Léonore, sa voix si chaude et si expressive, et son talent remarquable de cantatrice, nous ajouterons qu'elle a chanté avec une suavité et une grande tendresse l'air de la prison qui précède la scène du "Miserere." Sa voix possède dans les passages de sentiment une douceur qui forme un contraste frappant avec la vigueur qu'elle déploie pour exprimer les éclats de la passion. Nous avons eu occasion de faire la même remarque dans *Norma*.

Mme Anna de Belocca a dramatisé avec énergie et intelligence le rôle de la bohémienne Azucena; nous avons constaté le talent avec lequel elle l'a chanté, tout en nous réservant notre appréciation sur sa voix pour une seconde audition. Cette seconde audition a été satisfaisante.

Le Signor Petrovich est un habile chanteur qui sait ménager ses effets—et peut-être aussi sa voix un peu trop; car soit manque de confiance, soit prudence, il attend pour cueillir son succès l'occasion favorable et il ne la manque pas; cela fait lever le public et laisse le public sous l'empire de l'impression produite. Dans le *Trouvère*, ce n'est que dans le duo et le grand air du mariage qu'il s'est révélé et, à partir de ce moment, il a chanté avec plus de sentiment et de chaleur et a obtenu un franc succès.

C'est au troisième acte, dans le grand air du Comte de Luna que nous avons pu apprécier pleinement le talent de chanteur du baryton Storti. Sa voix, un peu éteinte, a produit un meilleur effet qu'au premier acte. Elle est bien timbrée et agréable. Le chanteur phrase bien et dit avec justesse; il est, en outre, bon acteur.

Mardi, au lieu du signal promis, *Les Puritains*, œuvre de Bellini, qui a été très rarement exécutée ici, nous avons eu *La Traviata*, opéra de Verdi, un peu différent de son genre habituel et qui contient de fort belles choses mais détachées pour ainsi dire.

La jolie mademoiselle Lablanche a été vue dans la brillante toilette de Violetta et elle a vaincu—nous voulons dire captivé son public. Le rôle de Violetta ou de la Dame aux Camélias a été interprété de tant de façons différentes qu'il serait injuste d'établir des comparaisons. Mlle Lablanche l'a joué en comédienne gracieuse et elle a beaucoup plu au public. Sa voix, fraîche et agréable malgré les atteintes évidentes d'un rhume, a charmé également. Sans être ce qu'on appelle une chanteuse à roulades, Mlle Lablanche chante avec légèreté et nuance bien la phrase musicale qu'elle dit avec expression et justesse. Elle est fort jeune encore, mais elle possède déjà un talent très sympathique.

Un autre artiste qui a aussi conquis le public, c'est le ténor léger Lazzarini. Voix pleine et bien assouplie, modulations faciles, bon style, cet artiste a tout pour plaire. Son succès dans le rôle relativement effacé d'Alfredo a été complet. Cela promet pour les rôles plus importants qu'il aura à remplir.

Nous avons constaté la bonne volonté dont a fait preuve M. Gottschalk, le baryton, atteint d'un fort rhume, et qui, dans le rôle du père, s'est montré artiste intelligent. Il nous reste à dire à propos de la *Traviata*, que le final du troisième acte a été admirablement rendu et a produit beaucoup d'effet.

Après Verdi, Bellini. Ce n'est plus la même chose, mais ce n'est pas moins beau, c'est autrement beau, quelques-uns—et nous sommes du nombre, ajouteront beaucoup plus beau. Un de nos confrères a dit que *Norma* n'était pas populaire ici. C'était une erreur que le public s'est chargé de rectifier. Il y a peu d'opéras qui aient été, au contraire, plus populaires à la Nouvelle Orléans, dans le beau temps. Il l'est encore, ainsi que le prouve la salle comble de jeudi dernier. Assurément, si on compare *Norma* aux œuvres savantes et compliquées des écoles plus modernes, on trouve l'orchestration très pauvre, mais c'est le cas pour tous les ouvrages de l'école italienne de cette époque; il ne faudrait pas entendre l'ouverture de la *Favorite* après celle de l'*Africaine*, par exemple. Cela ne prouve pas que Bellini n'eût pas été capable de faire une orchestration savante et chargée, mais simplement que ce n'était pas encore le goût du jour.

Mais si *Norma* n'est pas aussi riche en beautés harmoniques que d'autres opéras populaires, nous ne croyons pas qu'il existe une seule œuvre qui lui soit supérieure sous le rapport des idées mélodiques. Il y a dans tout l'ouvrage une poésie, un sentiment idéal qui ne se dément pas un seul instant. On dirait qu'on entend un dialogue d'âmes dans un lieu éthéré. On se sent ravi, entraîné, enlevé dans des régions supérieures à notre pauvre atmosphère terrestre, et, quand le rideau tombe après la prière si tendre de Norma et le duo si délicatement touchant et déchirant de la druidesse et de Pollion, il semble qu'on se réveille d'un songe.

L'interprétation du rôle de Norma est une véritable épreuve pour une cantatrice, car ce rôle ne souffre pas la médiocrité. Nous avons eu le privilège—quoique bien jeune alors—d'entendre dans ce rôle la célèbre Grisi—et ce souvenir a fait depuis du tort à plus d'une des chanteuses que nous avons vues dans cet opéra. Il en est une, cependant, qui nous a laissé une heureuse impression, c'est Mlle Geismar qui a rendu avec beaucoup de distinction ce rôle de Norma à notre théâtre de la rue Bourbon, la première année de son inauguration, mais sa distinction et sa correction même la rendaient un peu froide.

Mlle Singer, à qui ce rôle de Norma avait valu de grands triomphes sur les scènes italiennes, n'avait pas à redouter l'épreuve. Sûre d'elle-même et de ses moyens, elle a tenu à se montrer au public orléanais dans toute sa puissance dramatique et elle peut ajouter un laurier de plus à ceux qu'elle a déjà moissonnés. Elle a été magnifique dans Norma. Cela résume tout; entrons, néanmoins dans quelques détails. Elle dit avec ampleur le premier récitatif sur la pierre druidique et elle le termine par des sons filés d'une grande douceur qu'elle tient avec une égalité parfaite. Elle chante l'air "Casta diva" dans un style large et pur et avec une réelle maestria; elle déploie une grande habileté pour tirer parti de toutes les beautés de ce morceau avec les ressources de sa voix plus grave qu'élevée, car le rôle est un peu haut pour son organe.

Le premier duo avec Adalgise a laissé le public un peu froid; mais dans le trio avec Pollion, dans la scène dramatique du poignard, et dans les autres duos, la Singer a déployé des qualités dramatiques qui ont électrisé l'auditoire. Et, contraste frappant qui a mis en relief les deux faces de son talent, elle a dit avec un charme touchant d'une extrême douceur la romance-prière aux pieds d'Orovèse, et ce duo final de passion contenue et de sacrifice avec Pollion, dans lequel le génie du compositeur a mis le sentiment le plus exquis, duo qui a produit une impression profonde et qui a valu aux artistes un chaleureux rappel; nous n'avons pas compté d'ailleurs les applaudissements et les rappels accordés à la Singer que le public unanimement reconnaît pour une grande artiste.

M. Petrovich a partagé le succès de Mlle Singer par la manière dont il a chanté ce duo final; il y a mis de l'expression, de l'âme pouvons-nous dire, car il a ému ses auditeurs. Il a d'ailleurs tenu avec distinction le rôle de Pollion et il s'y est fait plusieurs fois applaudir. Il ne manque au premier ténor, comme nous le disons plus haut, que de se livrer un peu plus.

Mlle Vallerga, chargée du rôle d'Adalgise, est une chanteuse correcte, dont la voix est expressive; elle a été applaudie à plusieurs reprises.

Le public a fait une entrée à notre ancienne basse Castelmary qui, depuis son départ de la Nouvelle-Orléans, a quitté l'opéra français pour embrasser la carrière italienne et dont nous avons enregistré les succès à Londres.

Castelmary a fait un superbe Orovèse et il a obtenu un grand succès au troisième acte par la manière magistrale dont il a chanté son grand air. Sa voix est toujours très belle, et le talent du chanteur est encore perfectionné.

Nous parlons ailleurs de la matinée et de la représentation de *Faust*. Il nous reste à connaître encore deux des principaux sujets de la compagnie Strakosch, la primadonna Litta, et la basse chantante; mais déjà, nous sommes heureux de reconnaître que M. Strakosch nous a présenté une troupe de premier ordre et que nous pouvons compter sur une série de succès artistiques et de représentations brillantes.

F. J. S.

CINQ MOIS CHEZ LES FRANÇAIS D'AMERIQUE.

Sous ce titre, notre estimable confrère H. de Lamothe, l'infatigable et spirituel correspondant du journal parisien *Le Temps*, vient de publier un volume de 370 pages, illustré de 4 cartes et 24 gravures, le récit de ses impressions de voyage au Canada et à la rivière Rouge du Nord. Nous avons cité assez d'extraits des correspondances de M. de Lamothe sur les Etats-Unis et l'île de Cuba, pour que les lecteurs de l'ABEILLE n'aient oublié ni le style alerte, rapide, original avec lequel cet écrivain photographiait pour ainsi dire les scènes qui passaient sous ses yeux, ni le remarquable talent d'analyse avec lequel il exposait les questions politiques, et rendait compte des passions et des sentiments des populations qu'il visitait. Toutes ces qualités se retrouvent dans le volume que M. de Lamothe vient de consacrer à son voyage au Canada.

On trouvera la lecture de "Cinq mois chez les français d'Amérique," aussi attrayante que celle d'un roman et aussi instructive que celle d'un livre d'histoire. L'écrivain sait glisser au milieu de son récit de voyage, d'utiles notions historiques et des aperçus aussi importants qu'ils sont originaux. Il semble qu'on voyage avec lui, qu'on voit ce qu'il a vu et qu'on assiste aux événements qu'il rappelle; on s'intéresse avec lui aux luttes des Canadiens français pour la défense de leurs droits et la préservation de leurs traditions et de leur langue, au sort des Indiens sur lesquels il raconte de piquantes anecdotes et à la révolte des métis sous la conduite de Louis Riel.

Les Canadiens liront ce volume avec plaisir, ils y retrouveront tous les souvenirs de leur pays présentés sous une forme amusante et agréable, et les Français et les Louisianais prendront un vif intérêt à cette étude d'un pays qui a gardé si fidèlement les traditions et l'amour du vieux pays qui est aussi la mère patrie de la Louisiane.

Propos de chasseurs. — Nos Nemrods modernes sont impitoyables! Quand ils ne criblent pas le gibier de plombs meurtriers ils assaillent leurs compagnons de jeux de mots assassins. Jugez en plutôt par les conversations suivantes sténographiées en pleine chasse.

—Savez-vous, mon cher, quel est l'animal qui a le meilleur caractère?
—Ma foi, ce sera celui qui se laissera mettre de bon gré dans ma carnassière.
—Vous n'y êtes pas.
—Je n'en connais pourtant pas de meilleur ne voulant pas faire buisson creux. Je donne donc ma langue au chien.
—C'est ça! vous y êtes maintenant.
—Je ne comprends pas.
—Hé bien! c'est le chien, oui; c'est le chien qui a le meilleur caractère, car il ne se fâche jamais quand on lui fait une niche.... au contraire.
—Ah! c'est ainsi que vous me prenez en traître! Alors ma revanche, s'il vous plaît.
—Acceptée.
—Dites-moi quelle différence il peut y avoir entre un sanglier et un paletot.
—??? A moins pourtant que l'un ne désosse l'autre sans crainte de représailles.
—Vous n'y êtes pas......
—Dans le paletot? Heureusement.
—Enfin trouvez-vous la différence?
—Très grande, Bigre, mais, j'attends l'explication.
—Hé bien, c'est que le sanglier n'a qu'une hure et qu'un paletot a une "doublure!!"
Quand nous vous disions que nos Nemrods étaient sans pitié!

L'ACADÉMIE POÉTIQUE.

Hier, toute l'Académie
Réunie
Reçut monsieur Henri Martin
Dans son sein.
Boissier faisait une tirade
E Laprade,
Dumas causait avec Augier
Et Marmier.
En se frottant le péritoine,
John Lemoinne
S'enfuyait, ayant esquivé
Legouvé.
Feuillet paraissait incolore,
Et Dufaure
Disait: "Gardons-nous à sagesse,
Cher Caro."
Sandeau, Broglie et d'Haussonville,
A la file,
Admiraient Cuvillier-Fleury,
Très fleuri.
Sardou racontait sa migraine
Au bon Taine,
Et, d'un grand mal de dents, Mignet
Se plaignait.
A saveurer de ses pralines
Superfines
Boissier venait pour convier
Ollivier.
Allant, venant, monsieur Mézières
Aux confrères
Parlait du ton le plus navré
De Littré.
Renan essayait de convaincre
Et de vaincre
Les trop catholiques Doucet
Et Rousset.
D'Audiffret, Noailles et d'Aumale
Dans la salle
Promenaient leurs grandeurs de ducs
Peu caducs.
Charles Blanc discutait sculpture
Et peinture,
Et Simon sur l'article sept
Devisait.
Monsieur Duvergier de Hauranne,
Sur sa canne
Disait: "Ce pauvre Champagny
Est fini."
Nisard arrivant après l'heure:
"C'est un leurre;
Dit J. Dumas; que ce Nisard
Est musard!"
Planant, pareil aux vieux apôtres,
Sur les autres,
Hugo contemplait dans son ciel
Viel-Castel.

ENVOI

C'est tout. Et cette barcarolle
Peu frivole,
Lorsque je la composais, n'eut
D'autre but
Que de graver dans les cervelles,
Infidèles
Les noms des quarante immortels,
Ou crus tels.

ALBERT MILLAUD.

La diva aux deux maris.—Encore un roman: le roman du grand seigneur épousant une actrice. L'actrice se nommait Mlle Gavetti. Elle est Italienne. En 1861, elle avait depuis quelques années déjà pris rang parmi les étoiles du chant, lorsqu'un de ses compatriotes s'offrit à elle en mariage. Mlle Gavetti accepta. Elle devint Mme Capra, et il paraît qu'au début cette union fut heureuse. Au début seulement. Après une expérience de durée raisonnable, M. Capra et sa femme s'aperçurent qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Les tribunaux d'Italie les séparèrent judiciairement.

L'étoile voyagea. Elle brilla en Europe et puis en Amérique. Le Nouveau-Monde fut particulièrement favorable à son éclat. Mme Gavetti-Capra fit entre autres à Buenos-Ayres, une ample moisson de lauriers. Une foule d'admirateurs l'entourait; parmi eux, un des plus riches propriétaires du pays, don Fabian Gomes del Castano, qui passe pour être une douzaine de fois millionnaire. Le nabab s'éprit de la cantatrice, lui demanda sa main, et eut le bonheur d'être agréé. C'était en 1869. Le second mari de Mlle Gavetti ignorait alors l'existence du premier mari.

Il devait l'apprendre plus tard. Don Fabian possède des biens un peu partout, en Italie, en Espagne, en France. Il séjourne à Paris fréquemment, dans un hôtel à lui, aux Champs-Elysées. En épousant la diva, il avait résolu de lui constituer une fortune digne de sa beauté, de son talent, et capable de lui permettre de vivre désormais, quoi qu'il advînt, dans l'opulence. Un domaine évalué 3 millions de francs fut le cadeau déposé par l'adorateur aux pieds de son idole. Un acte de vente fut passé à Rome. Cet écrit mentionnait un à-compte fictif de 900,000 francs versé par la bénéficiaire sur le prix total. Le donateur se réservait sans doute d'éteindre graduellement le surplus de la dette par voie de réclamation, à mesure que se resserreraient les liens d'une affection qu'il était en droit de croire immuable.

Le hasard d'une rencontre dessilla les yeux de l'Américain. Un jour, il se trouva face à face avec M. Capra. Il y eut une explication orageuse. L'ex-diva était en état flagrant de bigamie. Les deux époux se tournèrent contre elle, l'un pour la dénoncer, l'autre pour réclamer l'annulation du mariage contracté au mépris des lois. Don Gomes gagna sa cause. Il fit déclarer nul également l'acte rédigé à Rome. Mais il oublia de se préoccuper de la quittance de 900,000 fr., et voici qu'aujourd'hui, après deux ans écoulés, la Gavetti se prévaut de cette quittance pour demander la restitution d'une partie de la somme, 150,000 fr. Pourquoi 150,000 fr., et non 900,000? La plaideuse, sur ce point, est muette.

C'est le tribunal de la Seine qui est saisi de la revendication. Une question de compétence a donc été, tout naturellement, soulevée devant la 1re chambre. Me Lucien Henry a soutenu que don Fabian Gomes del Castano ayant sa résidence légale à Buenos-Ayres, Mme Capra conservant son domicile en Italie et l'objet du litige ayant une origine étrangère, la justice française ne saurait s'immiscer dans ce débat. Me Quétant, au nom de la demanderesse, a repoussé l'exception opposée par le défendeur. Il est constant, a-t-il dit, que ce dernier est à peu près fixé, depuis nombre de mois, dans son hôtel à Paris, et il y a d'ailleurs des cas où un tribunal français peut se déclarer compétent dans une instance entre étrangers.

A huitaine, le tribunal prononcera son jugement.

—Les amnistiés ont de la littérature et des manières.

L'autre jour, l'un d'eux rencontre Victor Hugo et LUI dit:
—Bonjour, ma vieille branche!
IL fait une tête.
—....de laurier! ajoute le citoyen en s'inclinant respectueusement.

Toutes les groceries en gros de première classe et toutes les maisons où l'on vend des liqueurs à la Nouvelle-Orléans, tiennent du Whiskey Magnolia de Pike. Demandez-en et ne prenez rien autre, et vous aurez la pleine valeur de votre argent.

—Le comble de la prestidigitation d'un grand propriétaire contre la loi Ferry.
"Vouloir que toutes ses rivières et étangs soient curés."

Une famille qui ne possède pas au moins une bouteille de Malakoff Bitters est un corps sans âme.

A. DELPIT, Manufacture de Tabac à la Vapeur. 13 & 15 rue St. Louis.
ETABLIE EN 1869.
Choisis TABACS à priser. PERIQUE, MACCUBA, VIRGINIE, NATCHITOCHES, ROSE, ETC. FINE CUT supérieur, à fumer et à chiquer. CIGARES Havane et du pays. Grand assortiment de PIPES ECUME ET BRUYERES FRANÇAISES véritables et de PIPES AMERICAINES. Un beau choix de TABATIERES en Métal, Papier-Maché et autres. ARTICLES POUR FUMEURS, ETC., ETC., ETC. — En tout — AUX PRIX LES PLUS MODÉRÉS. En gros et en détail.

Importation de Cigares de la Havane de la Nouvelle Récolte.
Viennent d'être reçus, nouvel envoi de
CIGARES DE LA HAVANE
Des plus célèbres marques, savoir:
PABLO Y VIRGINIA, toutes grandeurs, CABAL Y CABAL, Conchas, LA FILOSOFIA, toutes grandeurs, LA CORONA, toutes grandeurs, LA SENSITIVA, toutes grandeurs, LA LEGALIDAD, Operas et Conchas, LA OPPORTUNA, Conchas, LA FLOR DE VELASQUEZ, toutes grandeurs. Également, envoi de cigares de la nouvelle et incomparable marque DON QUIXOTE DE LA MANCHA, toutes grandeurs.
[illegible]
S. HERNSHEIM & BRO., Nos 28 à 30 rue Magazine, et 85 à 87 rue Gravier, Nlle-Orléans, Lne.
30 nov—1m

GALERIE D'ART CÉLÈBRE DE WASHBURN
TRIOMPHE DE LA PHOTOGRAPHIE!
PORTRAITS
Fixés d'une manière permanente au moyen du
PROCÉDÉ BREVETÉ DE LAMBERT.
Tous les nouveaux genres de photographie exécutés avec les dernières découvertes et les perfectionnements les plus récents.
PRIX TRÈS MODÉRÉS.
No 109 RUE DU CANAL.
7 nov

J. B. JUNQUA,
Nos 27, 29 et 31 RUE BIENVILLE, Nouvelle-Orléans.
MARCHAND - COMMISSIONNAIRE
—IMPORTATEUR DE—
Cognacs, Vins, Liqueurs et Whiskies Fins
FABRICANT DE SIROPS DE PREMIER CHOIX, ET
D'eau de Seltz et d'eaux Minérales.
Avec le dernier appareil Hermann-Lachapelle de Paris, qui a obtenu la Médaille d'Or à l'Exposition Universelle de 1878.
Sept—6m

PHARMACIE DUCONGE,
RUE DE CHARTRES 20
NOUVELLE-ORLÉANS.
A. CARROUCHE, SUCCESSEUR.
[illegible]
1 sept79—1 an

H. J. RIVET,
PHARMACIEN-DROGUISTE
Importateur de Médicaments Patentés Français.
Agent du "TEXAS COTTON WORM DESTROYER." [illegible]
17 mai 79—1 an

DODLEY BROTHERS
[illegible]

Cathartic Pills
[illegible]
PRÉPARÉES PAR LE
DR J. C. AYER & CO.,
Chimistes pratiques et analytiques,
LOWELL, MASS.
Vendues par tous les droguistes en tous pays.
16 mars—6

B. POMES,
Marchand de Bois et Charbon,
[illegible]

Société de Bienfaisance des Bouchers, Nouvelle-Orléans.
Elections générales du 6 novembre 1879, pour l'année 1879-1880.
OFFICIERS.
Président—WM. MAYLIE.
Vice-Président—S. CHANFRAU.
Trésorier—BERNARD MAYLIE.
Secrétaire—EUGENE MOURET.
DIRECTION.
J. P. Rouede, Chairman, Basile Dabat, P. Tasta, P. Lestelle, G. Dubos, P. Rebeboa.
COMITÉ ARBITRAL.
S. Chanfrau, Chairman, J. M. Laporte, Auguste Maher, Philip Mailhes, Ant. Moulebeux.
Collecteur—B. CAZERES.
8 nov—

VAPEURS.
COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE
[illegible]
CANADA, Frangeul, mercredi, 26 novembre.
LABRADOR, Sanglier, mercredi, 10 décembre.
AMERIQUE, B. Jouclà, mercredi, 24 décembre.
Prix du passage pour le Havre.
[illegible]
L. GRAND, Agent, Gallier Court, lettre E, Nouvelle-Orléans.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.
STEAMERS ENTRE BRÊME ET LA NOUVELLE-ORLÉANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.
Les steamers du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD reprendront leur service régulier comme suit:
De Brême / De la Nlle-Orléans
Hamburg...15 oct. environ 19 nov.
Hannover...19 nov.
PRIX DU PASSAGE:
[illegible]
F. STOCKMEYER & CO., Agents, No. 43 de la rue de l'Union.

HONDURAS.
Le rapide steamer en fer de première classe
E. B. WARD, JR.
Capitaine S. PIZZATI.
Pour Belize, Honduras, touchant à Amer, Port Cortes, Truxillo, Roatan et Utilla, partira MARDI, 18 novembre à 6 h. P. M.
[illegible]
S. OTERI & BRO.
39 et 25 rue Front et 34 et 36 rue Fulton, entre les rues Gravier et Poydras.

Pour New-York directement.
Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.
CETTE LIGNE SE COMPOSE des steamers suivants:
KNICKERBOCKER, NEW ORLEANS, HUDSON, LOUISIANA.
Le steamer KNICKERBOCKER, Capt F. Kemble,
Partira de son wharf, au pied de la rue Toulouse Mercredi 3 Déc. à 8 h. A. M.
Passage—Cabine $40, Entrepont $20.
Pour fret ou passage, s'adresser à ALFRED MOULTON, Rue Carondelet No 41.

For New York direct. Cromwell Line.
This line is composed of the following steamers: NEW ORLEANS, KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA.
Steamship KNICKERBOCKER Capt. F. KEMBLE will leave her wharf, foot of Toulouse street, Wednesday, Dec. 3 at 8 A. M.
Insurance on cargo by this line 1½ per cent.
Cabin Passage $40. Steerage $20.
Freight for LIVERPOOL, BREMEN and HAVRE taken by this line, and through Bills of Lading given for the same.
For freight or passage apply to ALFRED MOULTON.

A. Carrière & Sons
Ant. Carrière, E. L. Carrière, O. Carrière, Chas. J. Carrière.
Négociants-Commissionnaires,
No 24 RUE CARONDELET.
Avances libérales sur consignations à nos amis de Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux.

QUEYROUZE & BOIS
Marchands en gros de GROCERIES, VINS, LIQUEURS —ET— Toutes sortes de Produits de l'Ouest.
Coin Vieille-Levée et Bienville. Nlle Orléans.

VAPEURS.
Paquebot de la malle, pour Vicksburg. Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires. Le bateau à vapeur NATCHEZ, R. S. Leathers Capitaine, J. F. Muse, Commis.
Se reliant, à Vicksburg à la ligne Partant pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St-Louis.
Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à JANNEY, 106 Commune et J. B. CARLIN 60 rue Magazine.

BATON-ROUGE.
PAQUEBOT semi-hebdomadaire régulier de la côte et Baton-Rouge, part tous les LUNDIS à 5 heures du soir et tous les VENDREDIS à 10 heures du matin.
Pour Baton Rouge, Plaquemine, Bayou Goula, Donaldsonville, et tous les débarcadères de la côte. Le nouveau steamer à passagers
ST. JOHN.
J. P. McELROY, Capitaine,
Partira comme ci-dessus, redescendant la côte tous les DIMANCHES et MERCREDIS.
Pour le fret ou passage s'adresser à bord ou à E. O. MELANCON, 22 rue Bienville.
6 nov—3 m

Paquebot de la Côte jusqu'à Thibodeaux. Trois fois par semaine.
HENRY TETE, JOS. F. AUCOIN, Capitaine, M. H. LANDRY, Commis.
Départ de la Nouvelle-Orléans, tous les MARDIS à 10 heures du matin, JEUDIS et SAMEDIS à midi.
Retour: Il partira de Donaldsonville tous les MERCREDIS, VENDREDIS et DIMANCHES.
Fret pris pour le bayou Lafourche avec privilège de le transférer.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à E. RIVET, 106 rue Decatur, près St. Louis.
P. S. Un commis receveur est stationné sur la Levée, à la tête de la rue Bienville, pour recevoir son fret.
16 juillet—1 an

CHEMINS DE FER.
Grande Route de Jackson.
Chicago, St-Louis & New-Orleans R. R.
LA ROUTE LA PLUS RAPIDE POUR L'EST.
A partir du 22 sept. 1879, les trains partiront de la gare de la rue Calliope et y arriveront comme suit:
DÉPART. / ARRIVÉE.
Express No 1, 5.15 P. M. | Express No 2, 7:40 A. M.
Mixed No 3—7 h. A. M. | Mixed No 4—7:30 P. M.
Nos 1 et 2 partent tous les jours; Nos 3 et 4 tous les jours, excepté le dimanche.
Le train d'excursion du SAMEDI pour McComb City part à 3:30 P. M.
DES WAGONS-DORTOIRS PULLMAN VONT JUSQU'A LOUISVILLE, CINCINNATI, COLUMBUS, O., et CHICAGO, sans changement. Pour St-Louis un wagon-dortoir est ajouté au train, à Milan, ce qui permet aux passagers de faire tout le voyage sans laisser le train. UN CHANGEMENT SEULEMENT JUSQU'A NEW-YORK et les VILLES de L'EST.
Wagons munis de fauteuils inclinés, pour dormir, et perfectionnés, allant tous les jours jusqu'à Vicksburg, sans changement.
Billets en vente, places retenues et renseignements fournis au No 22 rue du Camp, coin Commune.
A. D. SHELDON, Agent de Tickets.
F. CHANDLER, Agent Gén. pour les Passagers.
16nov—

Great Jackson Route.
Chicago, St-Louis & New Orleans R.R.
THE QUICKEST ROUTE EAST.
Trains will leave and arrive at the Calliope Street Depot, on and after sept. 22nd 1879, as follows:
LEAVE. / ARRIVE.
Express Mail 5:15 p. m. | Express No 2 7:40 a. m.
Mixed No 3 7:00 a. m. | Mixed No 4 7:30 p. m.
Nos 1 and 2 runs daily, 3 and 4 daily, except Sunday.
SATURDAY accommodation for McComb City leaves at 3:30 P. M.
PULLMAN PALACE SLEEPING CARS —THROUGH TO— LOUISVILLE, CINCINNATI, COLUMBUS, O. AND CHICAGO WITHOUT CHANGE AND FOR ST-LOUIS A SLEEPER IS ATTACHED AT MILAN, enabling passengers to go through without leaving the train. ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.
Improved Sleeping and Reclining Chair Cars to Vicksburg daily, without change.
Tickets for sale, berths secured and information given at No 22 Camp street, corner of Common.
A. D. SHELDON, Ticket Agent.
F. CHANDLER, General Passenger Agent.
16nov—

New-Orleans and Mobile Rail Road
(LIGNE RAPIDE DE MOBILE.)
La route la plus courte pour toutes les villes de l'Est. Transporte la malle et l'Express du Sud.
SEULE LIGNE AVEC DOUBLES TRAINS QUOTIDIENS.
A partir de DIMANCHE 9 NOVEMBRE 1879 les trains arriveront à la gare, au pied de la rue du Canal, et en partiront comme suit:
Départ / Arrivée
No 1. Express, tous les jours 7:30 a.m. | No 2. Express, tous les jours 7:40 a.m.
No 3. Express, tous les jours 5:00 p.m. | No 4. Express, tous les jours 9:30 p.m.
Seule ligne qui ait des wagons-dortoirs de Pullman sur toute la route, sans changement, jusqu'à Washington, Lynchburg, Atlanta, Montgomery et St-Louis. Un changement seulement jusqu'à New-York et jusqu'aux autres villes de l'Est.
On peut se procurer des billets et retenir d'avance des places dans les SLEEPING CARS en s'adressant au bureau, coin Camp et Commune, vis-à-vis le City Hotel.
D. E. ROBINSON, Surintendant.
J. W. COLEMAN, Agent de billets.
9nov—

NEW ORLEANS AND MOBILE RAIL ROAD (MOBILE FAST LINE.)
THE SHORTEST ROUTE TO ALL EASTERN CITIES.
CARRIES THE GREAT THROUGH MAIL AND SOUTHERN EXPRESS.
ONLY LINE WITH DOUBLE DAILY TRAINS.
On and after SUNDAY, NOV. 9th 1879, trains will arrive and leave depot, foot of Canal Street, as follows:
LEAVE / ARRIVE
No. 1 Express daily 7:30 a. m. | No. 2 Express, daily 7:40 a. m.
No. 3 Express daily 5:00 p. m. | No. 4 Express, daily 9:30 p. m.
Only line running Pullman Palace Sleeping Coaches through without change to Washington, Lynchburg, Atlanta, Montgomery and St. Louis. Only one change to New York and other Eastern cities.
Tickets may be obtained and Sleeping Car Berths secured in advance on application at the office corner Camp and Common streets, opposite City Hotel.
D. E. ROBINSON, Superintendent.
J. W. COLEMAN, Ticket Agent.
28sept

GRAND CHEMIN DE FER
Portant la malle des Etats-Unis entre la Nlle Orléans, la Louisiane occidentale et le Texas.
LE FERRY partira du pied de la rue Ste-Anne tous les jours, à HUIT HEURES A. M. et se reliera au CONVOI DES PASSAGERS qui part d'Alger à 8 h. 25 A. M.
Le fret pour tous les points du Bayou Lafourche entre Labadieville et Lockport, sera transporté aux taux de bateau à vapeur pour toute la route.
Le taux du fret, pour les points sur l'Atchafalaya et le Tèche, au-delà de Morgan City, est retiré pour le moment. Des contrats spéciaux pour fret sur marchandises expédiées pour ces points devront être faits, avant l'expédition avec Thomas A. Stephens, agent général, au pied de la rue Ste-Anne. Le fret pour tous les points doit être payé d'avance. Comme avantage spécial à nos clients réguliers, des taux spéciaux, sous forme de billets dits "commutation" seront accordés à ceux qui n'expédient que par ce chemin de fer.
Afin que le fret soit promptement expédié il doit être délivré avant 3 heures; le fret reçu après cette heure partira par les trains suivants.
Billets "commutation"—500 milles pour $15.—Ces billets ne sont émis qu'en faveur des personnes à qui la compagnie juge convenable de donner.
GEO. PANDELY, Surintendant.
Pour frêt et passage s'adresser au coin des rues Natchez et Magasin.
Il ne sera point reçu de frêt après 5 heures.
CHAS. A. WHITNEY & CO. Agents.
A la station Terrebonne le chemin se relie au chemin d'embranchement de Thibodeaux, allant à Thibodeaux et Houma.

OFFICIEL.

TAXES DE VILLE DE 1879.

Facilités offertes aux Contribuables.

Nlle Orléans, 18 novembre 1879.

VOUS êtes par le présent notifiés de payer vos taxes de 1879, principal et intérêts, dues depuis le 1er janvier 1879. Vous êtes en outre informés qu'en vertu de l'ordonnance du Conseil de Ville du 18 novembre 1879, il vous sera permis de payer les dites taxes, principal et intérêts, sans frais aucuns sauf ceux de greffier ou de shérif, pourvu que vous les acquittiez soit au bureau du shérif civil ou à celui de l'Administrateur des Finances, dans les dix jours qui suivront la signification faite par le shérif.

Si vous ne profitez pas des avantages que vous fait la dite ordonnance, dans le délai ci-dessus fixé, il sera du devoir du shérif de procéder à la collection de vos taxes par voie d'annonces et de vente, comme d'habitude, auquel cas vous serez astreints à payer tous les frais.

A propos de cet avis qui vous est adressé, prenez garde de vous tromper et de croire que la nouvelle Constitution que le peuple est appelé à ratifier, fasse aux contribuables une remise des frais ou opère en leur faveur une réduction quelconque, pour les taxes de 1879, la clause de la dite Constitution ne s'appliquant qu'aux taxes des années précédentes.

Les facilités ci-dessus sont également accordées aux contribuables qui n'ont pas encore réglé les taxes de 1878 et des années précédentes.

J. R. ALCÉE GAUTHREAUX, Shérif civil.
ALF. H. ISAACSON, Administrateur des Finances.

19 nov—

COMPAGNIE D'ASSURANCE —DES— FACTORS & TRADERS.
37 -- RUE CARONDELET -- 37
CAPITAL PAYÉ -- $1,000,000.
ED. A. PALFREY, Président.
JOHN CHAFFE, Vice-Président.
THOS. F. WALKER, Secrétaire.
Emet des polices couvrant les risques de feu des rivières et de mer aux taux les plus bas.
—ADMINISTRATEURS—
John I. Noble, John Chaffe, Richard Milliken, J. L. Warren, Saml. Friedlander, A. A. Yates, R. M. Walmsley, A. H. May, T. Lytt. Lyon, Samuel H. Boyd, Joseph McElroy, Wm. J. Behan, E. F. Buhlman, Wm. C. Black, Chas. Chaffe, L. C. Jurey, Wm. Hartwell, C. J. Leeds, A. T. Janin, Jos. Bowling, A. M. Bickham, Henry Abraham, Louis Bush, A. Brittin, G. W. Sentell.
Sept—3m

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER
17.......RUE BARONNE.......17
ENTRE CANAL ET COMMUNE,
Près de la SALLE GRUNEWALD.

S. N. PIKE'S Magnolia WHISKEY Cincinnati OHIO.
LE CLICHE CI-DESSUS EST LA MARQUE DU VERITABLE ET CÉLÈBRE
PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY
préparé par MM. W. W. JOHNSON & CO., successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, qui en sont les seuls propriétaires.
Toutes les PREMIÈRES MAISONS de groceries et liqueurs se vendent à la Nlle-Orléans.

NOUVELLES INVENTTION
Moulin raisineur à farine perfectionné de Hunter. Deux combinaisons dans une. Plus de 250 000 maintenant en usage. Chaque famille devrait en avoir un. On demande des agents pour la Louisiane et la Géorgie. Envoyez $1 pour l'échantillon et poste. Conditions spéciales pour les agents.
JAMES H. REYNOLDS, Rue Baronne 90.
FOURS.
Les fours de cuisine de Robert E. Lee, fabriqués avec le meilleur fer; brûlant peu de combustible et construits pour cuire le pain d'une manière uniforme. Garantis pour donner satisfaction complète ou l'argent est remboursé. A chaque acheteur un tamis rotatoire sera donné.
FLAMBEAU.—Aucun danger des étincelles; le vent ou la pluie ne peut l'éteindre; il ne peut faire explosion. Tous les bateaux à vapeur devraient en avoir un.
CLOCHES ELECTRIQUES.—Point de fils exposés ou de crans si sujets à se déranger. Toujours bonnes. Elles peuvent se placer partout. D'une valeur spéciale pour les familles et les bateaux à vapeur. Garanties pour un an. Venez les examiner.
JAMES H. REYNOLDS,
90.......Rue Baronne.......90
Entre les rues Union et Perdido.
1er avril—79—1 an NLLE-ORLEANS LNE

FRITZ JAHNCKE,
908 et 910... DELORD... 908 et 910
Fabricant de la pierre artificielle connue sous le nom de
SCHILLINGER PATENT PAVEMENT,
Marchand de pierres allemandes, de Curbstone, North River Flagstone et de ciment de Portland.
Les ordres laissés à la Boîte 143 Mechanics' & Traders' Exchange seront promptement exécutés.
—1 an

COLUMBIAN EDUCATIONAL & KINDERGARTEN INSTITUTE.
198........Esplanade........198
L'OUVERTURE de la 10e session annuelle de cet Institut est fixée au 1er septembre 1879. L'enseignement comprend toutes les branches d'un cours complet, en anglais et en français, ainsi que les langues modernes les plus usitées. Pour la musique, la directrice s'est assuré le concours du professeur H. BOLLING. L'Institut est situé dans l'un des quartiers les plus salubres et les plus agréables de la Nlle-Orléans. Les bâtiments et les terrains sont vastes et admirablement disposés pour des pensionnaires ou des externes. Prix modérés. Pour circulaires, etc., s'adresser à Mlle M. FITZGERALD, à l'Institut.
30 août—1 an

FEUILLETON.

Commencé le 18 nov.

GEORGETTE

—PAR—

TH. BENTZON.

TROISIEME PARTIE.

X.

Suite.

"Et moi, bien que je n'aie jamais habité la campagne qu'accidentellement, je répondis:—J'adore les champs, j'adore les bois,—avec l'intime désir de l'en bien persuader.

"Puis il me parlait de ses parents d'une manière si touchante!.. Il les vénère.. et eux n'existent que pour lui; je comprends qu'ils soient fiers d'un tel fils. Le père est un de ces hommes de la vieille roche comme il n'y en a plus, paraît-il, qu'en province, un peu sauvage, un peu retranché dans ses forêts, dans sa besogne, dans sa responsabilité, dans un cercle restreint de braves gens semblables à lui, un peu prévenu contre Paris et les idées modernes.

"J'aime cela, du reste... une sorte de patriarche, un sage qui s'en tient à cultiver son jardin, comme dit Paul, citant je ne sais quel auteur... Cela m'amusera de le faire revenir de ses préventions contre les Parisiens, du moins contre les Parisiennes. Quant à sa mère, c'est une sainte, la bienfaisance et le dévouement mêmes, dont le cœur se partage entre son mari et son fils avec le regret cependant de n'avoir pas eu aussi une fille à chérir. Le jour même que Paul m'a dit cela, j'ai failli lui répondre:

"—Elle en aura une quand vous serez marié.

"Mais il m'a semblé que c'était l'inviter trop directement à me choisir. Du reste sa pensée suivait le même cours que la mienne, car il a repris après une pause, songeant toujours à ses parents:—Il faudra que ma femme les aime....

"—Et comment ne les aimerait-elle pas tendrement, me suis-je écriée, pour eux-mêmes et pour vous?..

"—Du reste, ils lui rendront sa tendresse au centuple pourvu qu'elle soit bonne... qu'elle ait des goûts simples... Notre fortune est modeste, a-t-il ajouté, en devenant soucieux tout à coup, je n'ai pas le droit d'aspirer à la main d'une fille riche.

"—Pourquoi? Peu importe qu'elle soit riche ou pauvre, si d'ailleurs elle vous plaît.

"Je tremblais un peu, pressentant que nous approchions, jusqu'à nous y brûler, du grand sujet, du sujet intéressant, de ce sujet évité jusque-là par nous deux avec tant de soin.

"—Mais moi, lui plairais-je?..

"A cette question nettement posée, je me troublai comme une sotte, ce qui parut lui faire plaisir.

"—Et sa famille surtout n'aurait-elle pas des exigences que je serais hors d'état de satisfaire?

"—Qu'est-ce qu'une famille raisonnable peut exiger de mieux qu'un gendre honnête, laborieux, aimant, avec une carrière toute tracée devant lui?

"Ainsi, reprit-il avec vivacité, il vous semble qu'une mère, par exemple, une mère habituée à tous les raffinements de l'opulence et jalouse par conséquent de les assurer à sa fille, ne me repousserait pas?

"—Il faudrait pour vous repousser qu'elle n'eût ni cœur ni cervelle, ni souci bien entendu du bonheur de son enfant. Y a-t-il de telles mères? Je ne le crois pas, les jugeant toutes d'après la mienne.

"—Vraiment?.. vous croyez que votre mère?.... Il s'est interrompu tout à coup.... J'ai senti que le moment était terriblement solennel, et je m'étais cramponnée d'une main au balcon.... (nous étions à la fenêtre, après dîner).... car il me semblait que le sol se dérobait sous mes pieds et que les étoiles tombaient du ciel comme une pluie de feu. Il n'a plus prononcé qu'un mot, mon nom:—Georgette!..—Mais d'une voix étouffée, si vibrante pourtant, si remplie de prières!.. Dans ce mot il y avait tout:—Je vous aime!... Voulez-vous être cette fille chérie que mes parents désirent et appellent? Voulez-vous être ma femme?—Ses yeux étaient tout près des miens et j'y voyais une fièvre d'anxiété mêlée à l'espérance et à toutes les émotions qui me faisaient à moi-même perdre la tête. Répondre m'eût été impossible.... mais il a compris que mon cœur criait: oui, avec autant de sérieuse ferveur que si nous eussions été devant le prêtre et qu'il se fût agi d'un engagement éternel.

"Tu vois bien, ma Denise, qu'il s'est déclaré. Ce grand événement remonte à huit jours déjà... depuis, quand il parle de l'avenir, Paul ne dit plus *je*, il dit *nous*.... Je souris, et lui, il est aux anges, tout simplement. Oh! que je suis heureuse! heureuse!.. heureuse!.... C'est mal de te le dire à toi qui prétends que tu ne pourras jamais l'être et qui m'as défendu si impérieusement de te parler de ton secret, en traitant ce secret de fantôme à jamais enseveli sur lequel tu as scellé la pierre du tombeau. Quelle image lugubre! La vie est si belle! Quand je pense que c'est l'absurde indifférence d'un Thymerale qui te fait désespérer ainsi de l'avenir, je suis plus que disposée à reprendre en grippe cet aveugle, cet insensé. Petite fille, je le détestais un peu, sans savoir pourquoi. Maintenant j'aurai de bonnes raisons pour le détester davantage. Encore une fois, pardonne-moi, ma chérie, d'épancher devant toi cette grande joie que Dieu te refuse et qu'il me donne par une injustice dont je suis honteuse...... mais nous nous sommes juré autrefois de nous dire tout...... et si tu ne tiens guère ta promesse depuis quelque temps, taciturne et réservée que tu es devenue, je ne me crois pas, moi, relevée de la mienne. Du reste, tu...."

Ici le feu avait brûlé la fin d'une page. Sans doute, dans la bonté de son cœur, Georgette avait décidé après réflexion, qu'il était cruel en effet de placer ainsi sous les yeux de Denise, malheureuse par l'amour, les transports naïfs d'un amour heureux; elle avait livré ses confidences à la flamme, quelque incident l'avait empêchée d'attendre qu'elles tombassent en cendres sous ses yeux, et maintenant, sur la foi de leur disparition, elle les croyait détruites.

—Eh bien?.. me dit Mme de Villard quand j'eus achevé de lire.

—Eh bien, répondis-je en hésitant, ceci ne nous apprend rien de nouveau.

—Non, rien, sinon un fait très grave, que M. Ronceray s'est déclaré à Georgette avant d'y être autorisé par mon consentement. Ce n'est pas la voie ordinaire, que je sache, pour arriver au mariage...... cette situation ne peut se prolonger.

—Quant à cela, répliquai-je, vous avez parfaitement raison.

—Je le répète, poursuivit-elle, je regrette d'avoir cru trop vite, sans grande preuve, à la loyauté absolue des sentiments de ce jeune homme. Maintenant il va falloir le mettre en demeure d'expliquer ou d'interrompre ses assiduités chez moi, et je puis vous dire combien il me répugne de.....

Elle s'arrêta brusquement. Ses doigts nerveux lacéraient son mouchoir. Dans la situation plus que délicate où elle s'était placée, une pareille démarche devait lui coûter en effet. Si aisément elle pouvait avoir l'air d'ourdir une de ces intrigues qui sont la dernière ressource des mères compromises pour marier leurs filles dédaignées à cause d'elles!.. si aisément on la soupçonnerait de recourir comme tant d'autres, à des manœuvres vulgaires pour arriver à ses fins, de prendre, tranchons le mot, un gendre au trébuchet!

Sa souffrance me fit pitié.

—Voulez-vous, lui dis-je, me laisser agir, en ma qualité de vieil ami? Je suis beaucoup moins inquiet de la loyauté de M. Ronceray que vous ne paraissez l'être; au fait, rien ne nous donne encore le droit de douter de lui, bien qu'il ait agi avec une spontanéité que les convenances réprouvent. J'aurais grand'peine à voir en lui un odieux séducteur, vous aussi, avouez-le. Encore une fois, laissez-moi le confesser et, comptez sur ma prudence, sur ma discrétion, quand il s'agit de Georgette.

Dès le lendemain, dans le salon de Mme de Villard, je retrouvai Paul Ronceray; j'eus l'occasion de l'observer toute la soirée; certes il n'avait pas la mine d'un homme sans foi qui trame des complots contre l'innocence. Nous sortîmes ensemble, et il me conduisit jusqu'à ma demeure pour avoir le plaisir, selon la mode traditionnelle des amoureux, de me parler de l'objet qui l'occupait uniquement, de Georgette, toujours de Georgette. Connaissant ma longue amitié pour elle, il croyait pouvoir profiter sans scrupule de la complaisance que je mettais à l'écouter. Loin de l'interrompre en effet, je l'encourageai, puis doucement je lui fis entendre qu'à son âge on ne pouvait admirer de près une jeune fille, si parfaite qu'elle fût, et rechercher la société de cette jeune fille presque tous les jours sans nuire à sa réputation, à moins que......

Il me comprit avant que j'eusse achevé.

—Vous avez raison, me dit-il.—Et à travers sa vivacité ordinaire perçait la contrition d'un enfant pris en faute.—J'ai agi étourdiment et je me le reproche...... Le charme de l'aimable hospitalité, dont j'ai abusé peut-être, était si fort! Tous mes pas me ramenaient malgré moi vers cette maison, où j'avais, une fois pour toutes, laissé mon cœur.... Sans doute le titre seul de fiancé pouvait autoriser de telles assiduités; j'aurais dû le solliciter plus tôt....—Cet élan d'honnête repentir l'emportant, il poursuivit avec une franchise qui l'eût excusé aux yeux de Mme de Villard si elle en avait été témoin:—Et vous ne connaissez pas tous mes torts, monsieur, j'ai dit à Georgette que je l'aimais...... je le lui ai dit à l'insu de sa mère, sans préméditation, il est vrai!.... Cinq minutes auparavant, je ne prévoyais pas l'entraînement auquel j'allais...... Il est si bon de se laisser glisser sur cette pente de l'aveu qui s'échappe malgré nous!....... Et puis je voulais être sûr de lui plaire, je voulais la tenir d'elle-même avant de passer aux démarches officielles. Vous avouerez que ces formalités que commande l'usage ne peuvent suffire quand il s'agit de l'échange de deux cœurs....... Je n'aurais pas su prendre mon parti de laisser à d'autres le soin d'avertir Georgette qu'elle était nécessaire au bonheur de ma vie. Du reste j'avais besoin d'être encouragé.... Je ne suis pas bien riche et mon nom n'a d'autre mérite que d'être sans tache. Mme de Villard pourrait-elle se contenter de cela pour sa fille? Georgette m'a donné confiance, elle a calmé chez moi les susceptibilités d'un sot orgueil.... Enfin elle m'aime, entendez-vous, elle m'aime...... J'ai écrit sans perdre une seconde à mes parents, et j'attends leur réponse d'un jour à l'autre.

—Mais si vos parents n'approuvaient pas?

—Oh! ils souscriront avec joie à tout ce qui peut me rendre heureux. Je suis leur unique enfant; jamais ils ne m'ont rien refusé....... Jugez donc en une circonstance comme celle-ci!...Tout ce que je redoute encore, malgré l'affirmation contraire de Georgette, c'est que la situation de sa famille ne paraisse trop modeste.

—Sur ce point, soyez tranquille, je crois pouvoir vous rassurer entièrement.

Il faillit me sauter au cou:

—Je craignais tant, s'écria-t-il, que Georgette ne m'eût parlé comme une adorable enfant qu'elle est, ignorante de tout calcul intéressé, de toute exigence mondaine! Tandis qu'un homme d'expérience comme vous doit savoir mieux que personne.... Ainsi vous supposez, vous êtes sûr que Mme de Villard consentira?.... Elle vous l'a dit peut-être? Demain j'irai chez elle réparer mes torts, lui demander la main de sa fille, car demain j'aurai sans doute la réponse.... Je m'étonne même qu'elle ne soit pas encore arrivée. En tout cas, je ne rentrerai plus dans cette maison qui m'est sacrée, vous pouvez le croire, que pour faire à la face du monde une démarche décisive.

—Très bien, répondis-je en lui serrant la main.—Mais j'étais moins tranquille que lui.

Après qu'il m'eut quitté, je retournai chez Mme de Villard, qui devait attendre fiévreusement le résultat de cette conversation.

—Vous ne voulez pas, me dit-elle que je passe une mauvaise nuit de plus?.... Merci.... Parlez vite....

Et je parlai. Elle hocha la tête:—En ce moment, la famille de M. Ronceray s'informe de tout ce qui nous concerne.... Huit jours, dites-vous, se sont écoulés depuis qu'il a écrit? Il est clair que les huit jours ont été employés à prendre des renseignements minutieux.

—Ces braves gens adorent leur fils, hasardai-je pour la calmer, et quand ils connaîtront Georgette....

—Mais s'ils ne veulent pas la connaître? s'ils s'en rapportent à ce que leur apprendra le monde? Si l'horreur du scandale, la crainte du qu'en dira-t-on, tous les préjugés inexorables de la province font taire cette adoration dont vous parlez, s'ils persuadent à leur fils que l'honneur lui défend de s'allier à nous?....

Elle n'acheva pas d'exprimer les désolantes appréhensions qui se pressaient dans son esprit et me dit avec un accent de douceur profondément triste qui me navra:

—Je vous en prie, laissez-moi seule.

XI.

Une semaine encore se passa qui nous parut longue à tous. Paul fidèle à l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de lui-même, n'avait pas reparu chez Mme de Villard. La mère s'abandonnait aux plus fâcheux pressentiments; la jeune fille ne comprenait rien à cette absence; elle cherchait à se montrer digne ou indifférente, mais son chagrin perçait à chaque instant, bien que j'eusse soin d'inventer chaque jour de nouvelles excuses à la conduite de Paul:—Vous l'avez vu; Il n'est pas malade?....Alors pourquoi ne vient-il pas? disait-elle.—Et quand elle se taisait, son regard interrogateur parlait éloquemment pour elle. Je finis par craindre de voir arriver, comme si elle n'eût pu être que la confirmation d'un malheur, cette réponse qui tardait tant; mais nos craintes, pas plus que nos désirs, ne changent rien à la destinée. Un matin, le jeune Ronceray entra chez moi; il était très pâle.

—Vous ne vous trompiez pas, monsieur, me dit-il à brûle-pourpoint d'une voix émue et presque irritée, mes parents s'opposent à ce mariage....Sans doute vous savez mieux que moi les motifs qui peuvent les influencer; mais puisque vous saviez, pourquoi m'avoir laissé m'avancer? pourquoi?

Il s'interrompit brusquement, comme si l'injustice de son accusation l'eût frappé lui-même tandis qu'il l'articulait.

—Au fait, quel droit avais-je à votre intérêt, à votre franchise? Vous me connaissiez bien peu....Pardonnez-moi, je divague......Je suis si malheureux!

Il se laissa tomber sur une chaise, et cacha son visage entre ses mains.

Je souffrais, je crois, presque autant que lui. Il me semblait être coupable comme il m'en avait accusé d'abord, oui, complice d'un guet-apens où était tombé cet honnête garçon, complice par mon silence, par mes demi-encouragements. Il avait le droit de me les reprocher, bien que je ne comprisse guère au fond comment j'aurais pu agir autrement.

—Expliquez-vous, balbutiai-je; que se passe-t-il donc?

—Il ne se passe rien que vous n'ayez pu prévoir, monsieur, d'après ce que je vous avais dit du caractère et des principes de mon père, si l'histoire scandaleuse de Mme Damemasse, qui s'appelle à Paris Mme de Villard, est vraie.

—Mais vous n'ignoriez pas que la personne dont vous parlez fût séparée de son mari?

—Est-il donc question de cela seulement? On m'avait dépeint le mari comme un homme honorable, bien que d'une humeur bizarre, et ce que je voyais d'*elle* m'interdisait de supposer qu'elle eût pu avoir le genre de torts dont une femme ne se relève jamais.......J'imaginais donc de ces incompatibilités, de ces malentendus qui parfois désunissent les ménages sans qu'il y ait beaucoup de la faute d'aucun des deux époux. L'excellente éducation de la fille semblait attester suffisamment le mérite de la mère. Enfin je croyais ce que je désirais croire,—ce que je veux croire encore, dit Paul en se levant par un mouvement brusque, comme sous l'impulsion d'une dernière espérance,—car enfin, monsieur,—il s'adressait à moi anxieux, presque suppliant,—mon père a pu être abusé..... Il y a tant de méchants en province comme partout, plus qu'ailleurs peut-être.... Dites-moi, je vous en prie, dites-moi qu'on a menti....

— On a dû certainement ajouter beaucoup de fables à la vérité, répliquai-je avec embarras. L'exagération en pareil cas est presque immanquable....

—Mon Dieu! j'ose à peine vous répéter ce tissu d'infamies.... On prétend que la mère de Georgette a fui la maison de son mari avec un amant, qu'elle a changé de nom pour pouvoir mener plus librement à Paris une vie contraire à toute morale, que ce M. de Thymerale.... C'est faux, n'est-ce pas? .... J'en étais bien sûr, c'est faux! Aidez-moi à prouver que c'est faux, et je vous en serai reconnaissant toute ma vie....

Son angoisse me faisait pitié. J'aurais voulu pouvoir prolonger les illusions auxquelles il se cramponnait encore; mais, de quelque façon que dût agir Paul, il était nécessaire, soit pour se résoudre à battre en retraite, soit pour s'attacher avec une persistance nouvelle à la conquête de Georgette, qu'il sût toute la vérité.

—Sans doute, dis-je avec lenteur, tandis qu'il attendait palpitant, comme un condamné attend son arrêt, sans doute, la malignité a envenimé ces événements du passé, mais le fond n'en est que trop réel.

Il retomba sur le siège qu'il venait de quitter, frappé en plein cœur.

(*A continuer.*)

Si vous voulez un ameublement de chambre à coucher, élégant et fin, en bois de rose ou d'acajou, ou une table commune de cuisine; si vous voulez un pliant, vous trouverez tout cela également à bas prix à l'enseigne du Golden Eagle, Au coin des rues Remparts et Perdido.

Un mari sage est en voyage—et il est parfaitement tranquille car avant de partir il a acheté sa malle à l'ETOILE ROUGE.

Achetez votre [illegible] aux plus bas prix du marché, chez Hy. J. Montagnet 4 rue Carondelet.